

DES J.M.J. 1997 A L'AN 2000 EN PASSANT PAR LE MONDIAL

par Hippolyte Simon, évêque de Clermont

Maintenant que la fièvre du Mondial de football est retombée, il devient possible de réfléchir à ce que peut signifier pour notre pays ce moment d'exultation collective qui a suivi la victoire des Bleus. L'ampleur de la liesse populaire conduit à penser que l'événement a dépassé son objet. Aussi prestigieuse que soit cette coupe, il n'y a pas, dans le fait de l'obtenir, de quoi mettre autant de gens dans la rue pendant une nuit entière. Pour aller droit au but de ma remarque, j'ai tendance à penser que cette grande fête populaire avait quelque chose à voir avec la religion.

Disant cela, je ne pense pas seulement aux comparaisons dont se montrent friands les journaux. On parle en effet volontiers des « liturgies sportives » ou des « temples du sport ». Je vois bien que le sport peut devenir, pour certaines personnes, un substitut à la pratique religieuse. Mais, ce 12 juillet, il s'agissait d'autre chose.

Il peut y avoir aussi une idolâtrie de l'effort physique et de l'exploit sportif. Cette idolâtrie est évidemment mortifère, comme toute idolâtrie, quand elle conduit à « sacrifier » la santé des sportifs à l'ivresse de la victoire.

Il existe encore un autre angle de vue pour noter le lien entre le sport et la religion : ce sont ces gestes rituels qu'accomplissent les athlètes au moment d'entrer dans la compétition ou pour remercier « le ciel » de leur réussite. Que signifient ces genuflexions et ces signes de croix ? Il est difficile de faire la part de la superstition et de la foi dans toutes ces manifestations. Nul ne peut juger de la conscience personnelle des athlètes.

Mais il me semble qu'il faut aller plus loin : l'euphorie nationale qui a suivi le Mondial me paraît avoir apporté quelque chose de nouveau à cette relation entre le sport et la religion. Car l'enthousiasme s'est développé à la rencontre du sport et du drapeau national. Ce n'était donc pas qu'une victoire sportive, c'était une victoire nationale ; une victoire de la nation sur elle-même et sur sa propre morosité.

Pour ceux qui se souviennent de la manière dont le drapeau tricolore était traité en 1968 et dans les années qui ont suivi, il y avait là un spectacle qui ne laissait pas d'être étrange. Et la joie, authentiquement populaire, exubérante et paisible, de ce mois de juillet, contrastait singulièrement avec la manière cérébrale et appliquée dont notre pays a vainement tâché de se souvenir du mois de mai 1968.

Beaucoup l'ont déjà dit, et je ne peux que le répéter : voilà un changement de fond. En Mai 68 on était ensemble « contre ». En 1998 on était ensemble « pour ». Ce n'est donc plus seulement un changement d'objet. C'est un changement de génération et un changement d'époque. Quelque chose de profond, et d'encore indéchiffrable, est en train d'advenir dans le corps de la société française.

Ce qui s'est passé le 12 juillet me donne à penser que les Français, sans peut-être en avoir conscience, ont rompu avec ce qui est un dogme officiel de notre pays depuis plus de cent ans et qui voudrait que la religion soit une affaire privée. Le 12 juillet, la « religion du sport » n'a pas été que l'affaire des « croyants pratiquants » et des « croyants non pratiquants » de la liturgie sportive. Elle est, ce jour-là, sortie des stades et elle a envahi les rues.

Par là, il me semble que les Français ont montré qu'ils sont à la recherche d'une « religion civile », d'un lien qui les unisse, de façon gratuite, dans la fête et la fraternité. Pour être public, il n'est pas nécessaire que ce lien soit « étatique ». L'adhésion peut être nationale sans que les institutions concernées soient soumises à l'Etat. On l'a bien vu dans la circonstance : Jacques Chirac et Lionel Jospin étaient plus « témoins » que « responsables ».

Alors, en ces jours anniversaires des JMJ à Paris, je me pose une question : ces deux manifestations n'ont-elles pas entre elles plus de liens qu'il n'y paraît ? On peut d'ailleurs les mettre en perspective avec

d'autres moments d'intense émotion collective : l'inhumation de François Mitterrand, en janvier 1996, la visite du Pape à Reims, en août 1996, la mort de lady Diana, l'an passé. Toutes ces vagues venues des profondeurs de notre peuple, et annonciatrices d'une nouvelle façon de poser les questions, ne seraient-elles pas, finalement, les symptômes ou les expressions d'un même travail souterrain ?

Il sera donc intéressant de regarder ce qui va se passer autour de l'an 2000. On peut penser que les leaders d'opinion seront d'abord réducteurs. Comme avec Clovis, comme avant les JMJ, comme pour l'équipe d'Aimé Jacquet. Mais il se peut aussi que le peuple français décide de passer outre. Et que les deux vagues (des JMJ et du Mondial) se mettent à battre de façon synchrone... Pourquoi pas ?

L'an 2000 est une fête du calendrier civil. Mais, à moins d'en rester à une sorte d'idolâtrie des chiffres ronds _ ce qui serait, finalement, assez creux _, il faudra bien se demander : deux mille ans de quoi ?

Je ne m'attends pas à ce que l'an 2000 conduise tout le monde dans les églises, au sens d'une adhésion personnelle à la foi. Et je ne souhaite pas qu'un éphémère emballement collectif tienne lieu de convictions religieuses. Mais si, déjà, c'était l'occasion d'aborder à nouveaux frais, de façon plus libre et moins « complexée », la part chrétienne de notre héritage culturel, je serais prêt, malgré toutes les lois mathématiques, à accepter que le siècle nouveau commence au 1er janvier de l'an 2000 !